

Entre voix et voie : Annie Ernaux lectrice

Pierre-Louis Fort, Cergy Paris Université 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 17, n° 2 : *La lectrice est-elle un lecteur comme les autres ?*,
dir. Maxime Decout et Estelle Mouton-Rovira, décembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Pierre-Louis Fort, « Entre voix et voie : Annie Ernaux », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 17, n° 2, 2023, p. 13-22.
doi.org/10.51777/relief18418

Entre voix et voie : Annie Ernaux lectrice

PIERRE-LOUIS FORT, CY Cergy Paris Université

Résumé

Mémoire de fille (2016) est une œuvre entièrement traversée et même structurellement sous-tendue par la présence des livres, éléments clés dans l'enquête sur soi menée par Annie Ernaux qui se fait *métaphoriquement* lectrice d'elle-même. Tout le récit peut ainsi se (re)lire au prisme des lectures, faites ou à venir, qui jouent avec/de la construction personnelle et interrogent l'(im)permanence de soi. C'est cette dimension qu'investit cet article en analysant la façon dont la lecture est mise en œuvre dans *Mémoire de fille* pour montrer qu'elle est simultanément *voie* et *voix*. Entendons par là une lecture comme *voie de l'écriture* (dimension scripturale : faire se réaliser l'enquête) et comme *voix de soi* (dimension identitaire : s'entendre et se (re)trouver).

À l'occasion du discours prononcé à Stockholm en décembre 2022 pour la remise du Prix Nobel de littérature, Annie Ernaux a rappelé l'importance pour elle de la lecture dès son enfance (« les livres étaient mes compagnons, la lecture mon occupation naturelle en dehors de l'école ») et l'a même inscrite dans une perspective filiale : « Ce goût était entretenu par une mère, elle-même grande lectrice de romans entre deux clients de sa boutique, qui me préférait lisant plutôt que cousant et tricotant »¹. Dans la famille, cette activité s'avère essentiellement féminine, ce dont témoignent les œuvres liées aux parents (*La Place*, *Une femme*) qui mettent en scène une figure paternelle rétive à la littérature (« Les livres [...] c'est bon pour toi. Moi je n'en ai pas besoin pour vivre² ») face à une mère qui au contraire, sans « connaître les différentes valeurs des ouvrages³ », lisait un peu tout, de Delly jusqu'à Bernanos et Mauriac en passant par les « "histoires scabreuses" de Colette⁴ ». À l'adolescence, les livres viennent même cimenter la complicité mère/fille, au détriment du père⁵.

Si la lecture occupe une telle place chez Annie Ernaux « dans l'enfance, l'adolescence et même au-delà », c'est parce qu'elle a longtemps été « une autre vie », l'espace de « la connaissance du monde, et du moi », jusqu'à ce que l'écriture prenne « le relais [...] devenant le lieu de la recherche de la réalité⁶ ». Malgré ce changement de paradigme, toute sa vie demeure celle d'une « grande lectrice », « par nécessité professionnelle » (professeure agrégée de Lettres) autant que par « goût personnel⁷ ». Les jeux intertextuels auxquels se prête

1. Annie Ernaux, « Conférence Nobel », Stockholm, 7 novembre 2022.

2. Annie Ernaux, *La Place*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986 [1983], p. 83.

3. Annie Ernaux, *Le Vrai Lieu*, Paris, Gallimard, 2014, p. 47.

4. Annie Ernaux, *Une femme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1989 [1987], p. 41.

5. « Il y avait entre nous une connivence autour de la lecture [...] dont il était exclu » (*ibid.*, p. 58).

6. Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Stock, 2003, p. 82-83.

7. Robert Kahn, Laurence Macé et Françoise Simonet-Tenant (dir.), *Annie Ernaux : l'intertextualité*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015, p. 9.

son œuvre, ses déclarations lors d'entretiens et les articles portant sur ses lectures (Proust, Larbaud, Woolf, Pavese...) viennent confirmer à quel point la littérature irrigue non seulement la *pensée* mais aussi les *écrits* de celle qui, de toute évidence, est une lectrice émérite et dont la présence affleure si régulièrement à la surface des textes qu'on pourrait interroger la ou les figures de lectrice qui se dessinent au fil du temps. L'une d'entre elles, cependant, se démarque à cet égard : il s'agit de *Mémoire de fille* (2016), récit entièrement traversé et même structurellement sous-tendu par les livres⁸. Ceux-ci sont en effet des éléments clés dans l'enquête menée sur soi, la lecture jouant un rôle de premier plan au moment où Annie Ernaux se fait *métaphoriquement* lectrice d'elle-même.

Si *Mémoire de fille* est de façon presque quintessentielle une *œuvre de lectrice*, c'est parce que son espace textuel est en fait habité non par *une* mais par au moins *deux* lectrices qu'on pourrait définir comme étant, pour la première, celle du moment de l'écriture (la lectrice des années 2010⁹) et, pour la deuxième, celle sur laquelle porte le projet d'écriture (la lectrice de la fin des années cinquante), la distance entre les deux étant *a priori* très marquée ainsi que l'a encore récemment souligné l'autrice à l'occasion d'un échange avec Rose-Marie Lagrave en évoquant « *un autre moi*¹⁰ ».

Face à cet écart prononcé, le retour sur les lectures va permettre d'engager tout à la fois l'avancement du texte et la réflexion sur soi. Nous verrons ainsi comment la lecture est simultanément *voie* et *voix* dans *Mémoire de fille*. Entendons par là une lecture comme *voie de l'écriture* (dimension scripturale : faire se réaliser l'enquête) et comme *voix de soi* (dimension identitaire : s'entendre et se (re)trouver). Il ne s'agira donc pas de penser et d'explorer la pratique de la lecture dans une perspective d'herméneutique intertextuelle, mais de pragmatique textuelle et ontologique : non pas tant *ce que* lit ou a lu Annie Ernaux tout à la fois sujet d'investigation et objet de recherches que *qui* elle est et a été lisante.

Au cœur du corpus : la littérature contemporaine

Un rapide parcours de *Mémoire de fille* confirme la place majeure des livres dans ce récit. En l'espace de 150 pages, il propose une soixantaine de références, plus ou moins précises : tantôt réduites aux noms d'auteurs et d'autrices, elles sont parfois complétées de titres voire de citations. Parmi ces références, celles qui sont liées à la jeune femme de 1958-1960 prédominent largement¹¹. On y retrouve certes la trace de lectures patrimoniales – l'univers

8. Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016. Toutes les références dans le texte courant se rapportent à cette édition.

9. L'édition enrichie de *L'Atelier noir* permet d'en suivre les interrogations avec le journal qui réfère aux années de réflexion et d'écriture du texte, de 2011 à 2015. Dans le texte lui-même, les références à la situation d'écriture sont majoritairement 2014 et 2015. Pour des raisons de simplicité, nous référerons à la lectrice de 2015, date d'achèvement et de finition du texte ainsi que le signale *L'Atelier noir* (Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2022, p. 174).

10. « Je regarde de très loin, comme *un autre moi*, la fille qui a eu 18 ans en 1958 et une première expérience sexuelle violente » (Annie Ernaux et Rose-Marie Lagrave, *Une conversation*, Paris, Éditions EHESS, coll. « Audiographie », 2023, p. 62). Annie Ernaux dit même observer « comme avec un télescope ».

11. Même si on retrouve des références renvoyant au temps de l'écriture, Dostoïevski par exemple (p. 94).

scolaire¹² est fondamental chez Annie Ernaux – mais aussi, de façon massive, des mentions d’œuvres contemporaines (un tiers des renvois environ). Dès le début du récit, la lectrice de 2015 attribue à ces dernières un rôle majeur par la mention de l’échange épistolaire avec son amie Marie-Claude, dans lequel la lecture des contemporains est perçue comme un signe de supériorité sociale pour la jeune femme de 1958 : si l’amie à qui elle écrit représente un « modèle enviable, la passeuse vers un monde évolué » (33), c’est entre autres raisons parce qu’elle lit des « romans contemporains puisés dans la bibliothèque de son père, un ingénieur » (32). Échanger avec elle autour de ce genre d’ouvrages participe donc chez la jeune femme d’une certaine aspiration à entrer dans les cercles lettrés et bourgeois, loin de ce qui constitue alors son univers, ce que suggère par exemple le rappel de l’immersion hebdomadaire dans le « roman complet inséré dans les pages des *Bonnes Soirées* » (20)¹³. Il est au demeurant significatif que les romans proposés dans cette « presse populaire de cœur » soient la toute première référence du récit pour préciser l’identité de la jeune fille de 1958 : elle est ainsi placée sous le signe de lectures très genrées et sociologiquement marquées. Le passage aux romans contemporains l’éloigne de cette double détermination.

Omniprésente dans tout le récit, la lecture des contemporains est particulièrement développée lors de l’évocation de l’année 1960 et du séjour au pair à Finchley, après l’épisode central de la colonie. Loin de se consacrer à la langue anglaise, la jeune femme, non sans « remords », se plonge dans les publications récentes, ce qu’elle exprime avec humour : « emprunter des romans français contemporains dans une bibliothèque de Finchley [...] a porté un coup fatal » à son envie d’apprendre l’anglais (130). S’ensuit alors, retrouvée dans une des lettres adressées à son amie, une liste détaillée d’auteurs qui viennent de publier des œuvres (avec même une incursion dans l’extrême contemporain de 1959 concernant celles de Michel Butor, André Schwartz-Bart, Bernard Privat, Claude Mauriac ou encore Jean Blot, parfois accompagnées de commentaires axiologiques : *Le Dernier des Justes* d’André Schwartz-Bart est ainsi qualifié de « bouquin formidable »).

Certes, le protocole épistolaire en lui-même participe d’une mise en scène de soi (l’*ethos* de la jeune femme qui se donne à voir dans ses déclarations auprès de celle à qui elle veut « manifester [...] une similitude de goûts, de sensations et de postures à l’égard des autres et de la vie » (32), mais il témoigne aussi, rétrospectivement, de la constitution d’une identité d’intellectuelle qui se renforce et se confirme dans de nouvelles pratiques comme l’abonnement aux « *Lettres françaises* dirigées par Aragon », revue culturelle et politiquement engagée, ou encore l’emprunt régulier, à la bibliothèque d’Yvetot des « "nouveau-tés", Robbe-Grillet, Philippe Sollers » (146).

Pour autant, cet apport du contemporain en 1958-1960 ne se restreint pas, dans le regard de la lectrice de 2015, aux seules œuvres dont le coefficient de littérature légitimée

12. Tout à la fois vécu, mais aussi projeté : *Mémoire de fille* évoque aussi la projection dans le métier d’enseignante (p. 106-107).

13. Sur la question des références à la culture populaire et notamment la « culture populaire "féminine" » dans les œuvres d’Annie Ernaux jusqu’au début des années 2000, on lira Lyn Thomas, *Annie Ernaux, à la première personne*, trad. Dolly Marquet, Paris, Stock, 2005, p. 116-117.

semble élevé. Au contraire, Annie Ernaux procède à une réhabilitation de l'autre production littéraire contemporaine, plus populaire et peut-être plus instantanée, dans son poids hermétique, tout à la fois à l'époque (en raison de sa fonction miroir), mais également au moment de l'écriture (en raison de sa fonction testimoniale) : « C'est dans des romans devenus illisibles, des feuillets féminins des années 50, non chez Colette ou Françoise Sagan, qu'on peut approcher le caractère immense, la portée démesurée de la perte de la virginité. De l'irréversibilité de l'événement. » (73) La dimension hyperbolique qui affleure dans cet énoncé insiste sur la puissance affective, projective et ontologique de ces fictions facilement accessibles.

Les deux lectrices se font ainsi écho autour de ces deux incarnations du contemporain : d'une part un contemporain légitimé et marqueur culturel (qui retient, en situation, l'attention de la jeune femme des années 1960) ; d'autre part un contemporain de (grande) consommation éphémère (qui compte, rétrospectivement, davantage pour la femme des années 2015). Ce sont donc deux regards complémentaires qui se jouent, deux postures de lectrices différentes, l'une centrée sur des *auteurs singuliers* dont les œuvres sont considérées comme des facteurs d'élévation socio-intellectuelle, l'autre axée sur les *productions de masse anonymes* pensées comme traces sensibles d'expériences vécues.

Ruptures et permanences

L'ensemble des lectures présentes (contemporaines donc, mais aussi patrimoniales, notamment les auteurs du XIX^e comme Hugo, Baudelaire, Lamartine), permettent à Annie Ernaux de s'approcher de cette « étrangère qui [lui] a légué sa mémoire » (21) – y compris sa mémoire de lectrice – et pour qui la lecture remplit trois fonctions : la première est celle du *plaisir* à tel point que l'une des félicités envisagées est de pouvoir lire « toute la nuit » (28) ou de s'y adonner « au lit jusqu'à midi pendant les vacances » (27) ; la deuxième est celle qui relève de la *distinction* au sens bourdieusien – par exemple « lire *Les fleurs du mal* à la place de *Nous deux* », rangé dans la catégorie : « orgueil de sa différence » (c'est le cas aussi pour la lecture contemporaine, déjà mentionnée) – ; et la dernière renvoie à la configuration *identitaire* non seulement pour *autrui* (comme dans les lettres, dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es), mais également pour *soi* : la lecture permet en effet d'être au monde (« sa vie la plus intense est dans les livres », 26) et de se réverbérer soi-même, comme en témoignent les citations rassemblées dans un petit carnet, lesquelles servent d'ailleurs de preuve à l'enquêtrice de 2015 pour saisir celle qu'elle était alors : « la conscience de la réalité de son bonheur [...] ne fait pour moi aucun doute, celle-là même dont la nécessité figure dans la citation recopiée dans l'agenda rouge : Il n'y a de bonheur réel que celui dont on se rend compte quand on en jouit (Alexandre Dumas fils) » (59)¹⁴. Cet agenda joue le rôle d'un outil qui permet à Annie Ernaux de saisir des « bribes du discours intérieur » (33) lié à ses lectures passées et d'insister sur l'importance de la littérature pour celle dont l'identité est labile et en construction, et qui

14. Cette citation connaît deux occurrences dans *Mémoire de fille*, preuve de son importance au regard de la scriptrice pour déterminer la fille de 1958 : l'autre se situe page 33.

« n'a pas de moi déterminé, mais des "moi" qui passent d'un livre à l'autre » (28). Rien d'étonnant dès lors à ce que la jeune femme s'incarne au filtre de ses lectures (« *Étrangère*, comme le roman de Camus qu'elle lit en octobre », 86), l'« investissement affectif » lié à l'immersion fictionnelle¹⁵ pouvant même conduire à une projection de soi si forte qu'elle brouille les frontières entre réalité et fiction, comme avec le roman de Sartre « dans lequel elle a vécu tout le mois de juillet et elle était devenue Ivich » (28).

Dans l'entreprise d'exploration d'Annie Ernaux, les lectures d'antan sont ainsi convoquées comme des éléments renvoyant à l'identité, participant de l'ancrage intime et social tout autant que de l'idéalisation et de la fixation sentimentales : ici, l'aura romantique de la lecture miroir dans laquelle on retrouve ses impressions et où les mots transfigurent même le ressenti¹⁶, ailleurs les attentes fantasmagoriques et poétiques suscitées par les livres lus¹⁷. Mais si la lectrice de 2015 donne parfois avec une implicite distance critique les références passées comme marqueurs d'un espace-temps personnel, elle ne manque pas simultanément d'en rappeler la permanence, jouant sur la dialectique *ipséité* et *mêmeté* de Ricœur¹⁸. Non seulement elle sait encore par cœur les poèmes de cette époque, mais elle est *dans* la lecture si ce n'est exactement la même qu'autrefois au moins dans une forme de tangence : « Je ne peux pas dire que je n'ai plus rien à voir avec elle ». La narratrice en prodigue plusieurs preuves. Parmi d'autres, la persistance du ressenti de la lecture de Rosamund Lehmann avec *Poussière*, référence déjà présente dans *Les Années*, et qui servira d'épigraphe à *Mémoire de fille* : ce geste scripturaire est particulièrement fort quand on connaît l'importance de ce lieu d'engagement textuel qu'est l'épigraphe chez Annie Ernaux¹⁹. *Poussière* devient ainsi, de façon emblématique, un lien ferme entre les deux femmes temporellement éloignées²⁰. C'est également le cas de Pavese, cité simultanément, et qui tient une place de premier ordre dans le panthéon d'Annie Ernaux²¹.

Si la lectrice de 2015 a été celle de 1958, elle l'est donc encore obliquement, mais partiellement. Dans cette perspective, on peut distinguer deux types de lecture par rapport aux deux époques qui servent de borne dans le récit : celles qui *unissent*, dans leur continuité ontologique et sentimentale, et celles qui *différencient*. Double différenciation au demeurant : par le biais de lectures *faites* mais frappées d'obsolescence (l'arrêt des lectures faciles, celles des

15. Voir Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1999, p. 179-198.

16. Par exemple : « C'est cette même lumière que répandent alors sur son amour les poèmes qu'elle lit, empruntant tout ce qu'elle peut de la collection des *Poètes d'aujourd'hui* à la bibliothèque des Capucins, recopiant de longs passages d'Apollinaire (*Poèmes à Lou*), d'Eluard, Tristan Derème, Philippe Soupault, etc. » (p. 87).

17. Par exemple Hugo et *Les Misérables* (voir p. 29).

18. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1996 [1990].

19. L'autrice précise que le choix des épigraphes a été pour elle presque aussi déterminant que celui du titre de ses ouvrages (Pierre-Louis Fort, « Entretien avec Annie Ernaux », *The French Review*, vol. 76, n° 5, 2003, p. 988-989). Voir aussi Marie-Jeanne Zenetti, « Une filiation en forme de phrases, Mémoire en exergue et mise en question du canon dans l'œuvre d'Annie Ernaux », dans Kahn *et al.*, *Annie Ernaux – l'intertextualité*, op. cit., p. 193-203.

20. Le journal de *Mémoire de fille* la convoque également.

21. Voir par exemple Annie Ernaux, « Cesare Pavese », dans *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2011, p. 598. Des références à Pavese reviennent fréquemment dans l'œuvre, notamment dans *L'Autre Fille* (Paris, NIL, coll. « Les affranchis », 2011).

romans dans les magazines par exemple) et de lectures *non faites* et porteuses de connaissance à venir. C'est ici la puissance de configuration de soi de la lecture qui est rappelée : comme l'écrit Marielle Macé, « c'est dans la vie elle-même que les œuvres se tiennent, déposent leurs traces et exercent leur force²² ». Fait ainsi défaut à la lectrice de 1958 ce qui va, littérairement et ontologiquement, constituer la lectrice de 2015 : la connaissance d'œuvres majeures, notamment celles qui sont annoncées à l'orée du texte comme éléments décisifs et dont on sait qu'elles ont beaucoup compté pour Annie Ernaux : Beauvoir, Proust et Woolf. De ces trois auteurs, Beauvoir est plus particulièrement présente dans les lectures qui structurent *Mémoire de fille*, tout à la fois parce qu'elle est à l'horizon perpétuel du texte et parce qu'elle en est un puissant point d'aimantation.

La bascule Beauvoir

La lecture du *Deuxième Sexe* est présentée dans *Mémoire de fille* comme un point de bascule majeur : il y a un temps *d'avant* et un temps *d'après* la lecture de Beauvoir. La découverte de cet essai bouleverse en effet la perception du monde d'Annie Ernaux, notamment dans une perspective de saisie de soi après l'épisode fondateur et fondamental de la colonie. La distinction suscitée par le récit – et sur laquelle nous nous sommes appuyés, entre la lectrice du temps de l'écriture et la lectrice du temps de l'expérience remémorée – s'avère en fait plus complexe encore, puisqu'on peut distinguer deux lectrices dans ce temps de la fin des années 1950, en raison des différents degrés d'information des dites jeunes femmes : d'une part la lectrice de 1958 et d'autre part celle de 1959-1960, séparées l'une de l'autre par la rencontre avec le *Deuxième Sexe*, « irruption d'une prise de conscience sans retour²³ ».

Référence *absente* pour la jeune femme de 1958, Beauvoir devient ainsi une référence *omniprésente* pour celle de 1959. Certes, le terme de révélation – fréquemment utilisé à d'autres occasions²⁴ – est mis à distance, parce que situé dans un mouvement ultérieur de regard sur soi – mais le texte n'en revient pas moins sur le choc engendré par cette lecture qui décille la jeune femme (« Les yeux ouverts sur un monde dépouillé des apparences qu'il avait encore quelques jours avant », 109) et lui fait engager de façon irrésistible un « dialogue auquel elle ne peut, n'a pas envie de se soustraire, parce qu'il n'a jamais eu lieu avant » (110).

Si la lectrice de 2015 évalue très concrètement le rôle joué par cette lecture dans sa vie, le moment de la bascule elle-même, liée à la lecture, lui échappe, la contraignant à formuler des hypothèses (« je la suppose » suivi d'une série de termes manifestant le poids de la parole de Beauvoir), émettre des doutes (« Je ne sais si », « signifie peut-être »), et poser des questions sans pouvoir vraiment apporter de réponses (« J'opte pour l'indécision ») (109-110). L'espace de deux pages, Annie Ernaux explore ainsi les possibles de la jeune fille de 1959

22. Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « NRF-Essais », 2011, p. 10.

23. Annie Ernaux, « Bourdieu : le chagrin » [2002], dans Pierre-Louis Fort (dir.), *Cahier de l'Herne Ernaux*, Paris, Éditions de l'Herne, 2022, p. 264-256.

24. Ernaux, *L'Écriture comme un couteau*, op. cit., p. 102

quant à sa lecture de Beauvoir²⁵, construisant des hypothèses qui sont autant de manières de penser le réel, dispositif heuristique de découverte dont les sciences humaines sont coutumières²⁶. Pour le dire métaphoriquement, d'une métaphore qui parcourt tout le texte, la lectrice de 2015 essaie alors de lire celle de 1959 lisant celle de 1958.

L'enjeu premier de la présence de Beauvoir ici est bien sûr celui du questionnement sur le genre et la sexualité, questionnement qui sous-tend et aimante le projet initial de *Mémoire de fille* dès l'avant-texte comme on peut le voir dans le journal métaréflexif tenu par l'autrice où elle note : « tout de même 58, c'est une question de genre féminin, d'indignité féminine²⁷ ». La diariste insiste aussi sur l'importance de ce livre « parce que ça a trait à l'histoire des filles, la vision des femmes²⁸ » et qu'il relève d'une « honte à la fois sociale et féministe (j'ai été objet)²⁹ ». Le terme sera explicitement repris dans le récit lorsqu'Annie Ernaux évoquera « la honte, depuis la philo et Beauvoir, d'avoir été un "objet sexuel" » (135). Il convient à cet égard de mentionner la citation suivante qui interroge sur la nature de cette nuit en conservant une incertitude sur la façon de nommer ce qui s'est passé :

Je ne sais pas si elle reconnaît sa première nuit avec H dans la description dramatique que fait Simone de Beauvoir de la perte de la virginité. Si elle est d'accord avec : « La première pénétration est toujours un viol. » Mon impossibilité encore aujourd'hui d'utiliser le mot viol au sujet de H signifie peut-être que non. (110)

Dans le contexte post #MeToo, la question explicite du viol lui sera frontalement posée lors d'une émission diffusée sur France Culture et Annie Ernaux l'envisagera alors de deux façons différentes, d'une part dans l'espace de l'écriture et d'autre part dans l'espace médiatique de réception des années 2020³⁰ :

Oui, je n'employais pas le mot « viol » dans la mesure où je voulais rester fidèle à la perception que j'ai eue de cette nuit-là et qui n'était pas, qui n'a jamais été celle d'un viol [...]. Maintenant, en réalité, je l'assume, je l'assume ici, dans cette émission, précisément, parce que je ne peux pas rester dans la perception de la fille de 58, parce que je suis une femme de 2020 et que je dois bien mettre un mot pour mes contemporains, mes contemporaines de 2020, et c'est ce mot-là³¹.

25. Pour une lecture stylistique de ces interrogations, voir Bérengère Moricheau-Airaud, « La manière dont Annie Ernaux parle de Simone de Beauvoir dans ses récits », *Cahiers Sens public*, vol. 25-26, n° 3-4, 2019, p. 175-195 ; Marie-Claude Hubert, « Réception croisée du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir par la philosophe Geneviève Fraisse et Annie Ernaux », *Cahiers Sens public*, vol. 25-26, n° 3-4, 2019, p. 149-174.

26. On pense notamment aux travaux d'Ivan Jablonka (*L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2014).

27. Ernaux, *L'Atelier noir*, op. cit., p. 153.

28. *Ibid.*, p. 159.

29. *Ibid.*

30. Voir Anne Grand d'Esnon, « "Vous avez raison et maintenant j'ai raison de dire viol" », *Revue critique de fixation française contemporaine*, 2022.

31. Clémence Allezard et Séverine Cassar, « Violé-es : une histoire de dominations », *La Série Documentaire*, France Culture, 7-10 décembre 2021.

On voit ainsi les lectrices se multiplier encore, celle de 2020 devenant à son tour lectrice, au regard du contexte et des questions posées, de celle de 2015 (elle-même étant, on l'a vu, lectrice de 1959 lisant 1958).

Mais alors que le *Deuxième Sexe* semble, au regard des occurrences, être le livre de Beauvoir le plus présent dans *Mémoire de fille*, il en est un autre qui en constitue d'une certaine façon l'horizon premier : *Mémoires d'une jeune fille rangée*³², paru la même année que les faits relatés dans *Mémoire de fille* en 1958. Aucune trace cependant de cette lecture dans *Mémoire de fille* alors qu'Annie Ernaux le découvre de façon plus ou moins concomitante³³. Il n'est donc pas réellement, au même titre que les œuvres constituant le corpus de cette étude, au cœur de la question des lectrices. Il est néanmoins présent en creux, comme lecture absente, et le texte en porte la trace. La lectrice de 2015 se saisit en effet de cette tension et vient la faire jouer à un autre niveau, par le biais d'un discret mais efficace jeu intertextuel (celui du titre) tant et si bien que le texte de Beauvoir est comme la lettre volée de Poe³⁴.

Si Beauvoir est ainsi présente tout à la fois comme autobiographe (*in absentia*) et essayiste (*in praesentia*), parce qu'elle participe par ces aspects de la configuration de soi qui est au cœur de l'enquête, deux autres pans de son œuvre sont également convoqués dans cette perspective herméneutique : l'écriture diaristique et l'écriture romanesque. La présence du roman se fait dans la fin du récit, au moment où Annie Ernaux évoque son « amie de jeunesse » R. et se sert du tout premier roman de Beauvoir, paru en 1943, pour la (dis)qualifier : « Que dire d'elle avant que je transpose en elle la Xavière du roman de Beauvoir, *L'Invitée*, et que je ne supporte plus son agressivité » (131). Au-delà de la force fictionnelle de Beauvoir dont témoigne cette analogie³⁵, c'est l'ambigüité relative de l'ancrage référentiel qui peut retenir l'attention : si la phrase se comprend dans un premier temps comme évaluation rétrospective de R, la construction énonciative (et l'ensemble textuel dans lequel elle s'inscrit où la série des « avant que » s'appuie sur des références situées au temps de l'événement) peut sembler ancrer l'ensemble en 1960. Mais Annie Ernaux ne lira *L'Invitée* que dix ans plus tard³⁶. L'ambigüité énonciative de cette référence ainsi construite montre cette fluidité et inter-pénétration des lectrices qui se confirme non seulement à travers le temps, mais aussi au-delà du temps.

32. Dans *Mémoire de fille*, Annie Ernaux revient précisément non pas sur le moment de la lecture même (l'acte), mais la lecture en elle-même (l'accomplissement). Il y a d'ailleurs peu de scènes de lecture dans cette œuvre, contrairement à ce qui se passe chez Beauvoir, notamment dans son autobiographie de 1958, qui, d'une certaine façon est à l'horizon du texte d'Annie Ernaux. Voir Pierre-Louis Fort, « Textes, prétextes et contextes : lectures d'enfance et d'adolescence », dans Jean-Louis Jeannelle (dir.), *Simone de Beauvoir, « Mémoires d'une jeune fille rangée »*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Didact Concours », 2018, p. 151-162.

33. Voir Annie Ernaux, « Le "fil conducteur" qui me lie à Beauvoir » [2000], dans Jean-Louis Jeannelle et Éliane Lecarme-Tabone (dir.), *Cahier de l'Herne Beauvoir*, Paris, Éditions de l'Herne, 2012, p. 393.

34. Marie-Claude Hubert parlera à ce sujet de « reconnaissance » et « distance » simultanée (« Réception croisée du *Deuxième Sexe* », art. cit.). On pourra lire aussi Pierre-Louis Fort, « Annie Ernaux et Didier Éribon : retour(s) à Beauvoir », *Littérature*, vol. 191, n° 3, 2018, p. 109-118.

35. Et qui contraste avec certaines représentations stéréotypées de l'œuvre. Voir Delphine Nicolas-Pierre, *Simone de Beauvoir, l'existence comme un roman*, Paris, Classiques, coll. « Classiques jaunes », 2020.

36. Ernaux, « "Le fil conducteur" qui me lie à Beauvoir », art. cit., p. 393.

Plus nettement ancrée dans le temps de l'écriture, la deuxième référence à Beauvoir dont nous n'avons pas encore parlé, renvoie à la dimension diaristique de son œuvre. La lectrice de 2015 compare deux expériences de déréliction concomitantes situées à la fin des années 1950, celle de Billie Holliday « ravagée par l'alcool et la drogue » et celle, liée à Beauvoir donc, de Violette Leduc. La première se fait en l'espace de quelques lignes, tandis que la deuxième est l'objet d'un traitement narratif plus élaboré. Afin de renforcer le contraste entre félicité et déréliction, Annie Ernaux rappelle tout d'abord la joie intense de l'écrivaine (l'orgasme mentionné dans *La Chasse à l'amour*) puis évoque sa peine, adressée sous forme épistolaire à Beauvoir : « ce qui m'avait été donné m'a été repris tout de suite. Je désire mourir ». Avec ces deux références, et principalement la référence qui concerne Beauvoir, le propos d'Annie Ernaux est de montrer la communauté affective mais invisible de celles qui font une expérience de la perte de soi à la fin des années soixante. La dimension d'après-coup est soulignée par la lectrice de 2015 : « Lire ces choses me bouleverse [...]. Étrange douceur de la consolation rétrospective d'un imaginaire qui vient reconforter la mémoire, briser la singularité et la solitude de ce qu'on a vécu avec ce que d'autres ont vécu au même moment » (91). La valeur expérientielle et transpersonnelle de la lecture propre à Annie Ernaux est ainsi réaffirmée, le dialogue avec Beauvoir est ici un dialogue au second degré (il passe par Violette Leduc) qui cependant actualise à nouveau la présence de Beauvoir.

Tout au long de *Mémoire de fille* se dessine de cette façon une sorte de ligne de force faisant de la lecture de Beauvoir l'un des arcanes de construction de l'œuvre, aussi bien pour la lectrice de 1959 lisant celle de 1958 que celle de 2015 lisant celles de 1959 et 1958, trait d'union majeur entre deux époques qu'elle distingue et unit tout à la fois, dans un jeu dialectique qui orchestre l'avancée même du temps de l'œuvre.

Conclusion

Davantage situé du côté de la saisie (« comprendre³⁷ ») que de la préservation (« sauver », principe majeur de l'œuvre ernausienne comme on le voit dans le finale des *Années*), *Mémoire de fille* s'appuie en grande partie sur les livres pour conduire l'entreprise qui sous-tend tout le récit. L'œuvre se donne ainsi comme une œuvre de lecture à de multiples niveaux : lecture de soi, mais aussi, de façon moins métaphorique, lecture de lectures. C'est par ce prisme que l'œuvre parvient si ce n'est à combler, au moins à « explorer le gouffre entre l'effarante réalité de ce qui arrive, au moment où ça arrive et l'étrange irréalité que revêt, des années après, ce qui est arrivé » (151).

Très présente chez Annie Ernaux dès la première publication (ainsi *des Armoires vides*, qui fait émerger deux topiques majeures destinées à faire retour au fil du temps : l'avortement et la littérature), la lecture est une clé qui permet d'aller plus loin dans sa propre histoire³⁸. Mais si toute l'œuvre convoque des lectures qui sont autant d'éléments d'interrogations temporelle, mémorielle et identitaire, faisant d'Annie Ernaux la lectrice par excellence, c'est

37. Ernaux, *L'Atelier noir*, op. cit., p. 54 : « comprendre, plus que sauver à coup sûr ».

38. Annie Ernaux, *Le Vrai Lieu. Entretiens avec Michelle Porte*, Paris, Gallimard, 2014, p. 54.

certainement dans *Mémoire de fille* que cette présence des livres est la plus intensément et dialectiquement marquée, ainsi que nous avons pu le montrer, outils essentiels d'une heuristique du monde, de soi, et de ce que ce soi dit et engage du monde d'hier et d'aujourd'hui.

Bibliographie

- ALLEZARD Clémence et CASSER Séverine, « Violé-es : une histoire de dominations », *La Série Documentaire*, France Culture, 7-10 décembre 2021. Disponible sur www.radiofrance.fr
- ERNAUX Annie, *La Place*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986 [1983].
- *Une femme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1989 [1987].
- « Le "fil conducteur" qui me lie à Beauvoir » [2000], dans Jean-Louis Jeannelle et Éliane Lecarme-Tabone (dir.), *Cahier de l'Herne Beauvoir*, Paris, Éditions de l'Herne, 2012, p. 393.
- « Bourdieu : le chagrin » [2002], dans Pierre-Louis Fort (dir.), *Cahier de l'Herne Ernaux*, Paris, Éditions de l'Herne, 2022, p. 264-256.
- *L'Écriture comme un couteau. Entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Stock, 2003.
- *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2011.
- *L'Atelier noir*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2022 [2011].
- *L'Autre Fille*, Paris, NIL, coll. « Les affranchis », 2011.
- *Le Vrai Lieu. Entretiens avec Michelle Porte*, Paris, Gallimard, 2014.
- *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016.
- « Conférence Nobel », Stockholm, 7 novembre 2022. Disponible sur www.nobelprize.org
- ERNAUX Annie et LAGRAVE Rose-Marie, *Une conversation*, Paris, Éditions EHESS, coll. « Audiographie », 2023.
- FORT Pierre-Louis, « Entretien avec Annie Ernaux », *The French Review*, vol. 76, n° 5, 2003, p. 988-989
- « Textes, prétextes et contextes : lectures d'enfance et d'adolescence », dans Jean-Louis Jeannelle, *Simone de Beauvoir*, « Mémoires d'une jeune fille rangée », Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Didact Concours », 2018, p. 151-162.
- « Annie Ernaux et Didier Éribon : retour(s) à Beauvoir », *Littérature*, vol. 191, n° 3, 2018, p. 109-118.
- SCHAEFFER Jean-Marie, *Pourquoi la fiction*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1999.
- GRAND D'ESNON Anne, « Vous avez raison et maintenant j'ai raison de dire viol », *Revue critique de fixxion française contemporaine*, 2022. doi.org/10.4000/fixxion.2085
- HUBERT Marie-Claude, « Réception croisée du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir par la philosophe Geneviève Fraisse et Annie Ernaux », *Cahiers Sens public*, vol. 25-26, n° 3-4, 2019, p. 149-174.
- JABLONKA Ivan, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2014.
- KAHN Robert, MACÉ Laurence et SIMONET-TENANT Françoise (dir.), *Annie Ernaux : l'intertextualité*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015.
- MACÉ Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « NRF-Essais », 2011.
- MORICHAU-AIRAUD Bérengère, « La manière dont Annie Ernaux parle de Simone de Beauvoir dans ses récits », *Cahiers Sens public*, vol. 25-26, n° 3-4, 2019, p. 175-195.
- NICOLAS-PIERRE Delphine, *Simone de Beauvoir, l'existence comme un roman*, Paris, Classiques, coll. « Classiques jaunes », 2020.
- RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1996 [1990].
- THOMAS Lyn, *Annie Ernaux, à la première personne*, trad. Dolly Marquet, Paris, Stock, 2005.
- ZENETTI Marie-Jeanne, « Une filiation en forme de phrases, Mémoire en exergue et mise en question du canon dans l'œuvre d'Annie Ernaux », dans Robert Kahn, Laurence Macé et Françoise Simonet-Tenant (dir.), *Annie Ernaux : l'intertextualité*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015.